

PRIX DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 14 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par numéro.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;
Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;
Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Nous adressons aujourd'hui à nos abonnés notre troisième morceau de musique : *Jenny*, romance de M. L. Roux, musique de M. AUDRAN.

ROBERT DE CUNINGHAM (1).

Regrettera qui veut le bon vieux temps.

Moi, je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître à cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs.

(VOLTAIRE.)



ETTE devise est celle placée à la tête du roman dont nous allons faire une rapide appréciation. C'est bien le moins que nous lui devions, puisqu'il est une œuvre lyonnaise.

L'auteur a voulu, contrairement aux tendances de la littérature moderne, nous faire prendre en haine le moyen-âge, et sa main hardie n'a eu qu'à soulever la draperie menteuse qui voilait ses profondes infirmités. Au milieu des désastreux épisodes de cette époque de violente anarchie, notre compatriote a choisi l'un des plus lamentables. Voici son sujet :

Aux jours de la démence trop souvent furieuse du roi de France Charles VI, l'anarchie dans le pouvoir, les excès, les trahisons des grands seigneurs armés, les meurtres, les pillages des bandes d'aventuriers, jetaient partout la désolation, l'incendie, la mort et la solitude sur notre pauvre patrie; puis vint l'invasion anglaise, conduite par Henri de Lancastre. Plusieurs grands vassaux de la couronne la favorisèrent; une grande partie de la France fut conquise. Paris, devenu ville anglaise, s'endormit dans l'orgie. Lancastre se proclama régent de France en vertu du traité de Troyes, et la trop célèbre Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, reine sans dignité, femme sans pudeur, sanctionna cette usurpation en accordant pour épouse sa fille Charlotte à ce même Lancastre.

Rien ne semblait devoir mettre un terme à ce débordement de destinées mauvaises. Après la bataille d'Azincourt, la noblesse, encore attachée à la France, avait été lâchement massacrée par l'Anglais, qui la tenait prisonnière. Le pays était ruiné, dépeuplé, et le jeune dauphin, déshérité, chassé par son infâme mère, usait ses jours, loin de Paris, aux pieds d'une maîtresse.

Mais voici que six mille Ecossais, en guerre avec l'Angleterre, débarquent tout-à-coup sur les côtes de France, rallient les débris de l'armée française, et, réunis à ces derniers, remportent la célèbre victoire de Baugé. Dès ce jour l'étoile anglaise pâlit en France, et, malgré de nombreuses tentatives de trahison, la fortune revint aux défenseurs des Bourbons.

Or, parmi ces Ecossais se trouvait Robert de Cuningham, héros du roman. Laisse pour mort après la bataille de Baugé, il est sur le point d'être achevé par l'un des brigands dévaliseurs qui toujours s'abattent sur les cadavres. Un ermite survient et le délivre : ici commence une série d'incidents plus ou moins excentriques. Cet ermite est un grand personnage déguisé, possédant des intelligences auprès de toutes les puissances de France et d'Angleterre. A travers des châteaux, des monastères et des tours en ruines, Robert, guidé par l'ermite, assiste à toutes les extravagances des romans d'une ancienne et pauvre école. Ce sont partout des souterrains, des trappes, de blanches

apparitions de jeunes filles, des sorciers, des billets doux, des murs qui s'ouvrent, de sombres chapelles, des enlèvements, des cavernes de brigands, des huttes de charbonniers de la Forêt-Noire, etc., etc. Nous n'exagérons rien; tout cela se retrouve dans Robert de Cuningham.

Enfin, pour couronner l'œuvre, notre héros sort de dessous terre, noir de poudre, une torche enflammée à la main, et paraît ainsi au milieu d'un joyeux banquet donné par le jeune dauphin (Charles VII). Le croirait-on? Robert vient de sauver la France, et d'éventer la mine préparée par les Anglais pour faire sauter la jeune cour de France. En récompense, il obtient la grâce de Pierre de Craon (l'ermite), banni de France pour ses crimes nombreux; et comme le roman ne vit guère sans amour, le dauphin accorde à Robert la main de Françoise de Thouars, sa mystérieuse amante.

On nous dit que l'auteur anonyme de ce roman est une femme; vraiment nous n'avons pas de peine à le croire : la femme seule est maintenant capable de mettre en jeu une imagination aussi vive, aussi mobile, aussi passionnée pour l'extraordinaire.

L'in vraisemblance est donc l'une des qualités prédominantes de Robert de Cuningham; et ce n'est pas sans dessein que nous employons ce mot *qualité*; car nous sommes convaincus que c'est là, précisément, ce qui établira son succès auprès de ceux qui pratiquent l'abonnement à la lecture. Pour eux, le développement vrai des passions et des existences humaines offre peu de charmes, et les *Mille et une Nuits* sont bien préférables.

Cependant nous ne serons les flatteurs ni de l'excentricité, ni du style de ce roman nouveau; mais nous y reconnaitrons deux incontestables mérites, c'est-à-dire l'intérêt et l'étude approfondie des mœurs de l'époque.

Robert attache l'esprit à la destinée; on le suit avec curiosité, sinon avec amour, au milieu de son étrange apprentissage de la terre de France, et sa réussite ou les périls inspirent le désir de le voir toucher à ses fins.

Il semble, d'un autre côté, que le romancier ne se soit efforcé d'accumuler dans son livre les incidents les plus opposés, que pour faire passer le lecteur, par la peinture variée de toutes les classes et de toutes les positions, au règne de Charles VI. Ceci rentrait dans l'intention que nous avons signalée au commencement de cet article; et, sous ce rapport, le but du livre est parfaitement atteint. Oui, cette partie du moyen-âge fut vraiment déplorable; oui, le luxe et l'aisance, mal compris, en se retranchant derrière quelques remparts, laissaient partout au-dehors la plus horrible misère; oui, la féodalité armée ou religieuse a semé la France de bien des ruines; oui, le règne de la force, exploité par le petit nombre, a ruiné notre patrie. L'auteur de Robert de Cuningham a patiemment ramassé de fort nombreux matériaux historiques, dont il eût pu faire un usage mieux entendu, mieux réglé, plus utile. Le plan et l'art de la mise en scène lui ont manqué, c'est un malheur qu'il ou qu'elle réparera plus tard. En attendant, les notes très considérables qui se trouvent à la fin de chacun des deux volumes, sont précieuses et peuvent dispenser de bien des recherches : mal distribuées et pleines de redites, elles présentent cependant le côté substantiel de l'histoire. Aussi n'hésitons-nous pas à dire que, quelque imparfait qu'il soit, cet ouvrage est de beaucoup supérieur à ces milliers de romans, parfaitement vides d'observations, que nous expédient chaque année les faiseurs de la capitale.

M. Louis Perrin, chargé de l'impression de ce livre, y a déployé tout le luxe typographique qui lui est habituel.



(1) 2 vol., en vente à Lyon, chez Bohaire, rue Puits-Gaillot.

GRAND-THÉÂTRE.

Au Grand-Théâtre on vit un peu sur le passé, mais plus encore sur l'avenir; et c'est l'avenir, surtout, que l'on escompte avec prodigalité. Au milieu de son succès, la *Chaste Suzanne* vient d'être interrompue par le départ d'Audran, qui va passer à Paris le temps de son congé. Quand un théâtre est resté veuf de nouveautés depuis plusieurs mois, quand on s'est décidé enfin à monter un opéra qui date de 1859, mais qui, grâce au régime que nous subissons, était inconnu à Lyon (et la *Chaste Suzanne* a cela de commun avec vingt autres ouvrages); quand on a mis la main par hasard sur de la bonne musique, on s'arrange de manière à attendre le dernier moment pour couper court au succès que l'on pouvait obtenir.

Le départ de M. Audran porte un coup funeste aux représentations de la *Chaste Suzanne*, qui avait réussi grâce à M. Monpou, et aussi un peu à quelques parties de l'exécution. Nous avons dit d'Audran le plus essentiel, et nous ne connaissons guère que lui, en province, pour tirer le parti qu'il obtient d'un rôle écrit pour Laborde, lequel est doué d'une voix blanche, et ne portant que dans les registres élevés. Les couplets : *Je suis malheureux*, l'air de la *Prison*, et particulièrement le duo avec Junca, ont été dits par Audran avec un charme exquis. Nous faisons des vœux pour qu'Audran reste à Lyon encore, et que l'Opéra-Comique ne nous l'enlève pas. Mlle Lehuen a dit son rôle avec beaucoup de goût et de distinction : cette jeune personne gagne tous les jours dans l'opinion publique. Lesbros, revêtu d'un délicieux costume, tire un bon parti de son rôle; et Junca, malgré quelques défauts vocaux, moins sensibles cependant qu'à l'ordinaire, s'est fait applaudir.

Les chœurs de femmes ont bien marché, avec les nuances voulues, avec précision, et le tout constituait un ensemble satisfaisant, sauf Mlle Dubreuil, qui ne peut pas décidément acquiescer du style, colorer son chant, avoir le sentiment de ce qu'elle chante, ni articuler ce qu'elle dit. Mlle Dubreuil est fort belle à voir, sans doute, mais cela ne suffit pas. Il en résulte que Mad. Miro est chargée toute seule de tout le fardeau du répertoire; que, malgré tout son talent, Mad. Miro ne constitue pas à elle seule l'ensemble d'un grand ouvrage, et que nous en sommes réduits à n'écouter que des partitions dont l'exécution est tronquée.

Mad. Finart a fait sa rentrée dans son emploi de première danseuse demi-caractère, emploi qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Il va sans dire que Mad. Finart a dansé dans un divertissement, puisque le ballet, cette année, ne paraît pas possible. Il y a des danseuses, cependant : Mlle Mélanie Duval est libre d'engagement; Mlle Caroline Beaucourt, qui vient de rompre avec l'Opéra malgré le succès qu'elle y a obtenu, n'attend que des propositions présentables. Il ne faudrait que vouloir. La faillite de Toulouse a rendu la liberté à M. Albert Dommange, premier ténor, et M. Albert n'a pas renouvelé avec la nouvelle administration. Il est vrai que, puisqu'on n'a pas voulu de M. Wermelen, Albert Dommange sans doute plairait encore moins. Au milieu de nous, nous avons une forte chanteuse, une Falcon qui pourrait parfaitement s'entendre avec Mad. Miro : Mad. Minoret est à Lyon, dans l'inaction.

Ce qu'il y a de défectueux dans notre opéra pourrait se combler à l'instant même; mais il est beaucoup plus commode de proclamer l'impossibilité de trouver des sujets, de n'avoir dans la seconde ville de France qu'une troupe veuve des premiers emplois nécessaires et convenables, de faire réussir tant bien que mal les talents douteux que l'on possède, et de se plaindre avec désespoir des difficultés de l'opéra et des sommes énormes qu'on y consacre. Excellent système, sans doute, dont nous osons cependant nier l'excellence, et dont l'avenir nous apprendra les résultats!

VENDREDI soir, représentation au bénéfice de M^{lle} Folleville. Tout le monde à Lyon a connu M^{lle} Folleville. Pendant de longues années cette actrice a fait les délices des habitués et du public, et nous n'avons donc pas à la rappeler au souvenir de personne. Aujourd'hui M^{lle} Folleville, qui est restée au théâtre de Marseille depuis son départ de Lyon, est sans engagement, et la représentation de vendredi a été un acte de justice.

Mlle Folleville a paru dans Gertrude du *Maître de Chapelle*, et le cinquième acte de *Robert-le-Diable* (rôle d'Alice). Nous nous abstiendrons de toute critique, qui ne serait pas ici à sa place; seulement nous observerons que Mlle Folleville est excellente musicienne, bonne comédienne, que sa voix a encore un certain éclat, qu'elle a conservé en scène toute son aisance, et que ces qualités réunies à celles que nous ne rappellerons pas aujourd'hui doivent lui faire accepter un engagement de *mère Dugazon*, emploi qu'elle remplirait avec succès, et longtemps encore. L'occasion est belle, puisque cet emploi manque à Lyon. Il manque, parce qu'une duègne (Mme Stewens, par exemple) n'est tenue qu'aux caractères et mères-nobles de la comédie et de l'opéra comique, et ne doit point chanter les rôles marqués du grand opéra, la *mère* dans *Guillaume Tell*, et autres

du même genre, lesquels exigent des qualités vocales que ne comporte ordinairement pas l'emploi des duègnes. Encore une lacune à remplir, et le remède à côté. Nous le répétons, il n'y aurait qu'à vouloir.

Bouffé prêtait l'appui de son talent à cette représentation, appui sérieux et efficace. Il a été, comme toujours, admirable.

M. Ligier est arrivé à Lyon, et va commencer le cours de ses représentations. Outre les rôles connus déjà, dans lesquels nous sommes habitués à applaudir le premier acteur tragique du Théâtre-Français, et tels que *Manlius*, *Louis XI*, *Otello*, les *Enfants d'Edouard*, *Charles VII*, nous aurons occasion de l'entendre dans des ouvrages qu'on n'a pas joués à Lyon depuis quelques années, entre autres *Marino Faliero*, les *Templiers*, *Marie Stuart*. Nous comptons également sur la première représentation des *Gladiateurs*, de M. Soumet. M. Ligier a aussi l'intention de jouer *Tartuffe*.

Tout le monde a pu voir chez les marchands de musique et chez MM. Chevalier et Dizier un portrait-charge, en plâtre, exécuté avec bonheur par M. Laurasse, un de nos jeunes peintres lyonnais; et tout le monde a pu reconnaître les allures quelque peu excentriques de M. Alexandre Billet, le pianiste. Ce petit buste rappelle assez bien les excellentes charges de Dantan et autres sur Litz et Thalberg, et nous conseillons à M. Laurasse, qui commence si bien, à continuer de marcher sur la trace des sculpteurs parisiens. Ce genre manquait à Lyon, et l'on peut constater un bon début.

Voici un résumé des succès obtenus par M. Donizetti, de 1859 au 1^{er} août 1841 : en France, opéra comique, *La Fille du régiment*, chute; opéra, *Les Martyrs*, chute; *La Favorite*, demi-chute d'après les artistes, succès de claqueurs d'après le public; Italiens, *Roberto d'Evreux*, chute; *Lucrèce Borgia*, chute; *Parisina*, chute; Rome, *Adélia*, chute; Londres, *Fausta*, chute complète.

Croirait-on qu'après ces triomphes M. Donizetti voulait faire représenter, à l'Opéra-Comique, un ouvrage arrangé avec de la musique de trois ou quatre de ses pièces, de *Betty* et du *Belisario*, entre autres. M. Crosnier a répondu qu'il allait soumettre cette proposition à la commission des auteurs. On sait d'avance la réponse de la commission, auprès de qui M. Donizetti n'est pas en grande faveur.

(France musicale.)

L'IDOLE ET L'ENCENSOIR.

Nous avons pris au hasard, dans les papiers d'un jeune artiste de nos amis, cette petite pièce que nous croyons remarquable par sa simplicité. On y trouve de la grâce, de la discrétion, et la coupe générale de la fable révèle chez l'auteur le goût de la poésie sévère, délicate, et une certaine prédilection pour l'école des anciens classiques. Nous aurions voulu publier ce que nous avons trouvé de mieux; mais la modestie de l'auteur nous interdit cette faculté, comme elle nous oblige à lui garder un anonyme complet.

Sur un autel formé du plus riche porphyre,
S'élevait une idole au port majestueux.
Croyant en son pouvoir, chacun lui venait dire,
Afin d'être exaucé, chagrins, soupirs et vœux.
On l'ornait à l'envi : tissus d'or et de soie
Chatoyaient à ses pieds; la pourpre s'y déploie
Avec mille trésors et parfums précieux.
L'aloès, le benjoin, et l'encens et la myrrhe
Répandent, en brûlant, leurs flots capricieux
De nuages épars; vapeur légère et blanche
Qui se roule en flocons, puis vers le ciel s'épanche,
Se fond en caressant le marbre inanimé,
Meurt, se dissipe et laisse un éther embaumé.

C'était un jour de fête, et les chants d'allégresse
Jusqu'aux échos voisins faisaient vibrer les airs :
Tout rayonnait de joie; amertume, tristesse,
S'étaient pour ce beau jour cachés dans les enfers.
Un douloureux soupir pourtant se fait entendre
Parmi ces chants joyeux de douce piété,
En trouble l'harmonie, et triste vient s'épanche
Jusqu'à l'autel sacré de la divinité.
— Qui donc pleure en ces lieux? dit une voix sévère;
Près de moi qui gémit, quand tout bénit ma loi?
Aux pieds de ma grandeur, qu'ici chacun révère,
Qui donc souffre, se plaint, qui donc répand l'effroi?

— Hélas! hélas! c'est moi qui viens dire ma plainte,
Où, moi, votre vieil encensoir.
J'ai bien longtemps servi dans votre maison sainte,
Et l'on m'oublie en un coin noir!
Moi qui de vos vertus consacrai la mémoire,
Moi qui pour vous brûlai l'encens,
Moi qui vins le premier proclamer votre gloire
Et diviniser vos accents.
Mais non, de cet oubli qui cause ma tristesse,
J'ai tort, hélas! d'être étonné;
Car, de ces doux parfums qui causent votre ivresse,
Je vous ai trop environné.
Trop haut je vous plaçai, veuillez le reconnaître.



MUSIQUE

DE

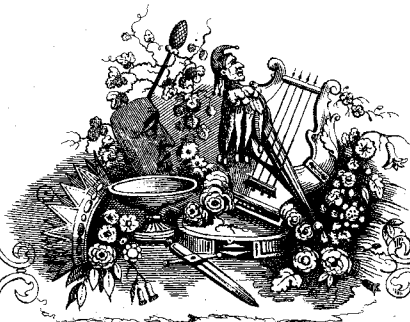
L'ARTISTE

en province.

JOURNAL

des Théâtres de la Littérature
et des Beaux-Arts.

à LYON. au Bureau central. Rue de L'Arbre-sec. 31.



L'Artiste en Province
N°. 17.

JENNY

Romance

Dimanche
15 Aout 1841.

à M^{me} Colon Lepilus. Paroles de M. L. Roux. Musique de M. Audran.



PIANO.

All^o moderato.

légèrement.

p

rall.

dolce.

Vo - tre voix a des sons si doux, dans vos yeux si bien est votre âme, Jen -

p *mf*

- ny, que jamais nulle femme, ne m'a fait rê - ver comme vous.

p *cres.* *p* *suivez.*

légèrement.

p

rall.

Fin.



1^{er} Coup. douce.

Lors - que de votre corps la cou - pe har - mo - ni - eu - se,

de la val - se joy - eu - se, on - du - le les ac - cords :

légèrement. *ad lib.* *cres.* *suivez.* *rall.*

(2.) Lors - que comme la fleur, vous vous le - vez heu - reu - se,

ou que le soir, re - veu - se; vous a - vez sa pâ - leur:

(3.) Lorsqu'au pied de l'au - tel, votre âme en Dieu s'é - pan - che,

quand votre front s'y pen - che, ou bien regarde au ciel:

(4.) Lors - que de vos ac - cents, la suave har - mo - ni - e,

au chant de l'orgue u - ni - e, s'ex - hâle avec l'en - cens:

Pour le Ciel sont les purs amours ;
 Dieu fit des demi-dieux, mais ne nous fit pas naître
 Pour les glorifier toujours.
 — Silence ! dit l'idole ; arrête ton blasphème !
 Tu veux te mesurer à ma grandeur suprême ;
 Mais sans cette grandeur, dont tu t'es revêtu,
 Atome vaniteux, dis-moi, que serais-tu ?
 Tu luis par ma clarté, tu vis par mon hommage ;
 Par toi seul tu n'es rien... rien sans le blanc nuage
 Qui sort tourbillonnant de ton sein enflammé,
 Pour monter jusqu'à moi, suave et parfumé.
 A mon immensité qui jusqu'au ciel se pose,
 Ton orgueilleux néant croit être quelque chose.
 Un dieu partout est dieu, qu'importe l'ostensoir ?
 Et c'est l'encens qu'il aime, et non pas l'encensoir.

La morale de cette fable,
 C'est que notre voix périssable
 Ne rehausse point un saint lieu ;
 Puis, que nos plus pures louanges,
 Comme la musique des anges,
 Ne doivent louer qu'un vrai Dieu.



LE SIFFLOMANE.

Nous insérons très volontiers le portrait-charge qui va suivre, lequel nous est adressé par l'un de nos abonnés. Cette plaisanterie, qui n'a pas d'autre but que de faire rire, nous inspire cependant d'assez tristes réflexions : il est très vrai que les théâtres abondent de siffleurs acharnés qui sifflent par tempérament, par plaisir, ou par boutades, et le plus souvent pour faire du bruit ; il est très vrai que certains siffleurs jugent assez mal ce qu'ils condamnent si bruyamment ; mais les sifflets sont malheureusement nécessaires, au train dont vont les choses dramatiques. Si, d'ici à un an ou deux, le public de Paris ne siffle pas comme au temps où l'art signifiait encore quelque chose, les théâtres de Paris seront perdus, rongés qu'ils sont par la lèpre ignoble de la claque, autre abus bien plus immoral et bien plus funeste mille fois que quelques sifflets ignorants. Les directions de théâtres, même de premier ordre, sont devenues des métiers, des exploitations dont on veut tirer parti à quelque prix que ce soit. Quoi qu'on fasse, les mauvaises pièces se jouent, les mauvais acteurs pululent et prennent la place des talents qu'on dégoûte et qu'on éloigne. L'Académie de musique devient une scène de province, l'Opéra-Comique est livré aux essais des débutants, parce que les débutants coûtent moins cher que les talents faits. On donne mille écus à un débutant, on lui fait des succès, on lui bâtit une réputation, on le fait mousser, comme on dit trivialement, et l'on met de côté la différence des appointements que coûteraient des artistes d'un mérite reconnu. Mais l'exécution de nos opéras en souffre ; tant pis pour les opéras ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit : il s'agit de gagner de l'argent, voilà tout. En province, le désordre est à son comble : tous les moyens y deviennent légitimes pour justifier les mauvaises acquisitions, la dilapidation des répertoires, la médiocrité et le sans-gêne des représentations ; aussi de tous côtés les théâtres succombent et meurent. Aux sifflets que l'on combat au moyen des claques, doit succéder la complète indifférence, et par suite l'abandon du public. Il faut espérer qu'alors MM. les directeurs se raviseront.

Auf de rares exceptions, indices de facultés précoces, le sifflomane frise la trentaine.

A vingt ans, parbleu, nous avons bien d'autres préoccupations, ... d'autres joies... Ne s'agit-il pas alors de s'élancer au milieu de routes inconnues, le nez au vent, et plus légers, ma foi, que le billet de 4,000... dont notre portefeuille est vierge ?...

C'est qu'alors aussi, riches comme nous le sommes de toutes sortes d'illusions, ... trésor inépuisable de la tête et du cœur, il n'est pas de croquenotes de Bayeux ou de Carcassonne que nous ne hissions sur le piédestal des Rubini, des Damoreau... C'est qu'alors nos mains sont pleines de bravos étourdissants pour toutes les sylphides du monde, ... qu'elles voltigent à pied, à cheval, ou sur la corde raide...

Puis, il faut bien le dire, des poumons de vingt ans ne sont pas à l'épreuve du sifflet...

Or donc, notre trentenaire suit les modes de l'année qui vient... : habit indécible, moustache étrange, cravate cabalistique, coiffure en haute futaie, rarement mise en coupe... rien ne fait défaut (grâce pour l'expression) au hors-ligne de sa toilette... De formidables épérons marchent à sa suite, ... ce qui fait dire aux passants : « Ce Monsieur est officier de cavalerie. »

Erreur... le sifflomane est deuxième clerc de notaire, interne à l'Hôtel-Dieu, fabricant de sangsues, receveur d'enregistrement... à moins qu'en homme de loisir, il ne s'occupe à ne rien faire.

Son bagage consiste en une jumelle de 48, une demi-douzaine de cigares-Havane (style de régie), des gants paille et une canne...

Une énorme canne... arme défensive, porte-respect du siffleur, que je soupçonne légèrement plombée... (pas le siffleur) ;

Mais avant tout arme offensive, depuis que l'industrie a procréé la canne-sifflet, contemporaine de la canne-fauteuil, de la canne-ligne, de la canne-parapluie et autres rotins dont le besoin se faisait généralement sentir.

Vingt louis qu'avant dix ans on aura lancé dans le commerce la canne-cabriolet, ornée d'un cheval anglais et d'un jockey du même pays !...

Oui, la canne-sifflet a mis la clé à la porte... (Oh ! mauvais !!!) A bas la clé forcée !... fi donc... fi des doigts collés aux lèvres à l'instar du fabuleux chalumeau illustré par Virgile et M. de Florian !...

Si le sifflomane vous rencontre après son dîner, au café de la Perle ou sur la place de la Comédie, il vous saluera de ces mots : « Pas « mal, et vous ?... Hein, que faites-vous ce soir ?... — Heu... heu...

« — Allons... venez au théâtre, ... nous sifflerons Lélia ou Indiana, « ou... qui vous voudrez. » C'est une politesse de sa part... à vous le choix de la victime...

Dès que les portes s'ouvrent, notre gaillard est à son poste, debout contre une colonne (le siffleur ne s'assied jamais). Sentinelle vigilante, pourchasseur d'abus, Don-Quichotte dramatique, il prélude, il essaie ses poumons, il sifflotte...

Puis, il y a toujours *quelque chose à faire*... une chanterelle qui éclate... un caniche, hardi contrebandier, qui proclame hautement l'illégalité de sa présence... un lustre que le gaz couronne trop lentement... Heureux allumeur !... et fier d'être sifflé comme un premier amoureux !...

Enfin le régisseur a frappé... L'homme-sifflet dresse l'oreille... branle-bas de combat... Le voilà parti... Joue !... psssssttt !... fûûûûttt !...

Fûûûûttt !... si le premier coup d'archet se fait attendre vingt secondes...

Si la vallée suisse s'agite et tremble sur sa base... si les jardins de Babylone restent suspendus dans les airs... si les vaisseaux de Cortez éprouvent de l'embarras à s'engouffrer dans l'abîme...

Si l'ingénue s'écrie en regardant à droite : « Dieux !... c'est M. Arthur ! » et que M. Arthur entre à gauche...

Si l'arme qui doit punir le crime rate dans les mains de la vertu... Si, lorsque le papa Bertram fait sa célèbre évocation :

Nonnes qui reposez sur cette froide pierre....

L'une d'elles (des nonnes) est saisie d'un éternuement irrésistible...

Si Isabelle, aux genoux de Robert, lui chante avec des larmes dans la voix :

..... Toi que j'aime,
 Tu vois mon nez froid...

Au lieu de *mon effroi*, ainsi que l'a entendu M. Scribe...

Si, dans un accès de bienséance, le père-noble lève son tricorne, et avec son tricorne ses cheveux blancs...

Si le ténor, en vrai fat qu'il est, change *celle que j'adore en celle qui m'adore*...

Cela est arrivé à Nourrit... et ce fut, il m'en souvient, dans la salle de l'Opéra, sur la scène, dans les corridors, partout, un immense et cordial accès de joie, un éclat de rire de trois mille personnes... non compris le *délinquant*, qui n'eut garde de s'en priver.

Mille épisodes semblables viennent complaisamment en aide à la passion de ces soutiens de l'art dramatique... Et si nous vous disions que leurs caprices (pardon : leurs raisons) sont essentiellement contradictoires !...

Ainsi ce gros petit homme au chaste regard siffle Mlle X**, danseuse noble, qui pirouette lentement, et le pied au niveau de l'oreille... C'est le siffleur-rosière ;

Tandis que son collègue, maigre, sec, et les yeux ouverts à donner passage à un escadron de cuirassiers, sifflera Mlle X**, déjà nommée, sous le prétexte que son pied ne va pas se loger dans les frises... C'est le siffleur-libertin. Maintenant conciliez ces deux opinions dont l'une siffle l'autre... et réciproquement.

Il y a ceux qui disent : « Max-Bombardini n'est pas sans talent... « Peste... sa voix... oh ! oh ! sa voix... son goût... Ah ! diable... son « goût... Mais... mais voilà trois ans qu'il est chez nous... trois « ans déjà qu'il nous assourdit de son refrain :... *Le vin, le jeu, « l'amour*, etc., et cela devient fastidieux, sergent Max... » Or donc, fûûûûttt !...

En revanche, si le Max recruté a un autre *faire* que feu son prédécesseur, partout vous entendrez murmurer : « Hein ? comme Bombardini *maniait* ce morceau... s'il se flatte de remplacer Bombardini, « celui-là... ça n'a pas le creux de Bombardini... qu'on nous rende « Bombardini... Bombardini ou la mort !!! Fûûûûttt !... Psssssttt !... »

Il y a encore le siffleur-chien de berger, qui s'attaque à la masse du troupeau dramatique, aiguillonne les grandes-utilités, harcelle les sixièmes *jeune-premier*, mord aux jambes ces demi-quarts de comédiens... admirable catégorie d'artistes négatifs, pauvres diables à jamais dignes de notre respect, de notre culte, de nos couronnes... car le Ciel leur a refusé la vocation, la science, le feu sacré, toutes choses dont ils n'ont que faire... Et si vous les poursuivez de vos sifflets, où trouverons-nous, dites-moi, les sixièmes amoureux et les grandes-utilités ?... Voulez-vous donc que le chef des comparses disparaisse de la scène, que le notaire-dénoûment soit pour la génération suivante un être anté-diluvien ?...

Le siffleur-littéraire n'est plus... Classiques et romantiques, sèches jeunes et vieux, ont sagement compris que de telles questions se vident à coups de plume... et ils ont abdiqué : c'est toujours cela de gagné.

Nous aimons le sifflet cadencé. L'amateur qui cultive ce genre doit avoir une belle âme, se plaire avec le rossignol et dans l'herbe fleurie... Par contre, toute notre haine est acquise au sifflet fougueux et saccadé, symptôme de la fureur à l'état de paroxysme... L'artiste doit tuer son homme dans l'occasion.

Honneur à celui qui siffle de confiance !... pour imiter son voisin... Honneur surtout, honneur éternel à celui qui s'époumonne par esprit d'opposition !...

Les mois de débuts sont les mois de grandes manœuvres... Notre héros couche au théâtre, sur sa banquette... Et quel homme, grands dieux !... Le comique lui serre la main ; la duègne fait, en morceaux

de sucre, des folies à l'égard de son terre-neuvien; la soubrette lui glisse les œillades les plus égrillardes de son répertoire; le directeur lui-même, le directeur le salue avec humilité... Mais bah! lui se drape dans sa force et sa dignité... il siffle, resiffle, archisiffle... Que le théâtre s'écroule... ah! bien oui! que lui importe?... *Stridentem feriunt ruinae.*

Et trois mois après, épuisé, poussif, phthisique au deuxième degré, il est déporté, par ordonnance du docteur, aux eaux du Mont-d'Or, où il va refaire ses moyens.

Un beau moment pour le sifflomane, c'est lorsque traqué, assailli, couvert de mille blessures à l'endroit de son amour-propre (son talon d'Achille à lui), l'acteur oublie que la scène est un pilori... qu'un regard, un geste, un atome attente au respect qu'il doit au public... à vous, à eux, à son perruquier, à son marchand de cirage, à tout le monde...

Oh! alors les vents se déchainent, l'Océan est soulevé dans ses plus profonds abîmes... gare aux flottes de l'univers... Alors c'est un tohu-bohu à la quarantième puissance... un effroyable pêle-mêle de clameurs, de pupitres cassés, de coups de poings sur les banquettes, de blasphèmes, de sergents de ville, de pommes cuites, d'écharpes de commissaire... Après quoi le sifflomane monte au Capitole, et va rendre grâces aux dieux... dans l'estaminet voisin.

Rions, après tout, de ces aristarques bruyants, bonnes gens au fond, et utiles au point de vue dramatique comme le juge au point de vue social... Mais couvrons de notre mépris le sifflet qui se prostitue à l'interêt, la rivalité, l'envie, le dépit... toutes les malignes et ridicules passions... Et puisqu'il a chez nous droit de cité, respect à sa seigneurie... seulement à titre de sauve-garde contre la négligence ou l'incapacité.

.... Après vingt ans de bons et loyaux services, le sifflomane se marie, et ne conduit jamais Madame au spectacle...

Puis, elle morte et inhumée, il se réabonne... élit domicile à l'angle droit de l'orchestre, où chaque soir il vient ronfler à l'unisson des contre-basses...

Dans ses moments d'insomnie il maudit les siffleurs, et applaudit avec frénésie *Mesdames du corps de ballet...*

L... C... D... F...

Le Conseil municipal a cru devoir voter une somme de douze mille francs destinée aux dépenses nécessitées par les fêtes dont on doit honorer, à Lyon, le Congrès scientifique. Nous craignons fort que ce chiffre ne soit pas en rapport avec l'importance de notre ville, où les choses devraient se faire grandement, avec magnificence, quand ce ne serait que pour nous justifier de cette réputation de lésinerie et de petitesse dont on nous accuse toutes les fois qu'il s'agit de rendre, dans notre ville, hommage à une pensée artistique ou monumentale, ou d'honorer un grand homme: témoin Jacquard. Vous parlez d'une statue mal faite, je vous réponds: Jacquard. Vous rappelez une cérémonie mesquine, je répète encore: Jacquard, toujours Jacquard. Espérons qu'à propos du Congrès scientifique, qui est une solennité réelle, il n'y aura que peu de place pour la critique.

Une médaille commémorative doit être frappée; cette médaille coûtera quatre mille francs: malheureusement ces quatre mille francs doivent être prélevés sur les douze mille votés, et il ne restera plus que huit mille à la disposition des organisateurs des fêtes, somme insuffisante évidemment.

Dans une de ses dernières séances, la Commission générale réunie sous la présidence de M. le Maire, en présence de notabilités de tous ordres, parmi lesquelles nous citerons MM. Jars, Fulchiron, de Bonnevie, chanoine de la cathédrale, etc., dans cette séance, disons-nous, il a été décidé que la réunion du Congrès sera inaugurée par une messe en musique, dans la basilique de Saint-Jean; qu'on ferait un voyage artistique et industriel à Vienne, par bateau à vapeur; et qu'on clôturerait la session par un concert colossal au milieu de la Saône, sur des bateaux illu-

minés. On a ajourné le vote relativement à un voyage industriel et minéralogique à Saint-Etienne.

Les amateurs et artistes des villes voisines de la nôtre doivent être prévenus, pour venir prêter le concours de leurs talents à la grande réunion musicale arrêtée pour l'ouverture du Congrès scientifique.

Nouvelles diverses.



M FULCHIRON, notre honorable député, a fait don à la bibliothèque du palais des Arts, du musée de Robillard, Pecouville et Laurent, et c'est incontestablement le plus bel ouvrage à estampes qui existe. Le prix auquel il s'est vendu dans les commencements n'a pas beaucoup baissé, et les premiers exemplaires coûtaient 500 fr.

— On écrit d'Offenbach (dans le duché de Hesse-Darmstadt), le 25 juillet :

« M. le conseiller aulique André, de notre ville, qui, il y a environ quarante ans, acquit de la veuve de Mozart tous les manuscrits de musique autographes de ce célèbre compositeur, s'est décidé à publier tous ceux qui sont encore inédits, lesquels contiennent environ deux cent quatre-vingts ouvrages distincts. Parmi ceux-ci l'on remarque sept opéras, savoir: *Bastien et Bastienne* (paroles françaises), *Ascanio in Alba*, *Il Sogno di Scipione*, *Lucio Silla*, *Il Re Pastore*, *Lo Sposo deluso*, et *L'Oca di Cairo*, les deux derniers inachevés; la partition d'un ballet destiné à être intercalé dans l'opéra d'*Idomeneo*, *re di Creta*; ouvertures, entr'actes et chœurs pour le drame intitulé *Thamos*, du baron de Gebeler; plusieurs symphonies à grand orchestre, et un grand nombre de morceaux concertants pour divers instruments. »

— Le Ministre de l'intérieur vient de retirer à M. Roux, directeur des théâtres de Rouen, son privilège. Maintenant la direction, vacante par suite de cette révocation, est sollicitée par des hommes honorables, parmi lesquels on cite M. Tavernier, l'ex-feuilletonniste du *Mémorial de Rouen*, et M. Francis Cornu, qui a quitté Paris pour aller étudier l'affaire sur les lieux. Nous ne pensons pas cependant que des gens aussi sérieux que ces deux candidats soient assez imprudents pour prendre le privilège sans les garanties nécessaires.

— A Paris, le tribunal a prononcé son jugement dans l'affaire de la traduction de *Lucrèce Borgia*, et il a donné gain de cause à M. Victor Hugo. — Appel doit être interjeté par les perdants.

— M. de Ruolz, professeur de sculpture à l'école des Beaux-Arts, a terminé le modèle en plâtre du buste de M. le baron Rambaud, ancien maire de Lyon. Ce buste sera exécuté en marbre, après l'examen d'une commission chargée de juger ce travail dont on parle avec beaucoup d'éloges.

— C'est M. Berryer qui plaidera en cour royale pour M. Bernard Latte, dans l'affaire de la traduction de *Lucrèce Borgia*.

— Une mutation grave vient d'être introduite dans les affaires administratives de l'Odéon. L'autorité du comité, composé de sociétaires, a fait place à la dictature absolue de M. d'Epagny, seul maître et directeur. La responsabilité, en ce qui touche les destinées de l'Odéon, n'en sera que plus grande: voilà tout.

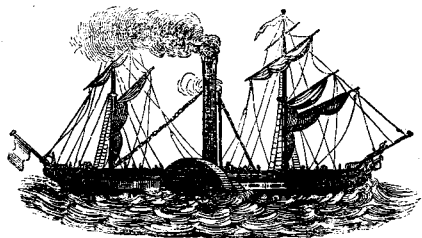
— La *Gazette des théâtres* annonce que ce n'est point M. Angellé-Saint-Ange, le directeur du théâtre de Metz, qui a pris la direction du théâtre de Toulouse, mais bien M. Reynès, artiste du théâtre de la Renaissance, qui a souscrit à toutes les conditions que l'administration municipale lui a imposées.

— Mlle Cornélie Falcon, dont la voix n'est malheureusement pas revenue, va partir pour St-Pétersbourg. On dit qu'elle se propose d'y professer l'art qu'elle a exercé avec tant d'éclat, et de donner des leçons de chant.

— Mlle Rachel a commencé à Bordeaux le cours de ses représentations. Dans *Camille*, des *Horaces*, elle a excité le plus vif enthousiasme.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS,
Se rendant à Avignon
EN DIX HEURES DE MARCHÉ,
et remontant de Beaucaire à Lyon
EN DEUX JOURS,
Part du quai de la Charité
A 4 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

(79)

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c.

(82)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, diuers à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin.

(83)

Plus de 20 Journaux

EN LECTURE,

Pour 10 centimes la Séance.

L'abonnement au mois, 2 fr. 50 cent.

Rue des Célestins, 1, près du quai.

L'établissement est à vendre, s'y adresser.



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

	Premières.	Secondes.
VALENCE	10 f.	7 f. 50 c.
AVIGNON et BEAUCAIRE	20 f.	15 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM BONNARDEL frères et Fourn, propriétaires des superbes bateaux neufs

Le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau.

(81)